

Souviens-toi de toi

Anouk Decupere

Anouk Decupere

Souviens-toi de toi

© Anouk Decupere, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4861-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Quand je me plonge dans mes souvenirs....tout se mélange. La mémoire est capricieuse.*

*Je me suis lancée, une fois de plus, dans l'écriture de l'aventure de ma vie. Ecrire, c'est comme une psychothérapie, paraît-il. Ailleurs, on allume de grands feux au solstice d'été, dans lesquels on se débarrasse de toutes les mauvaises choses qu'on veut voir s'envoler en fumée. Ecrire a-t-il le même pouvoir ? Je vais le vérifier. Il y en a des choses à traiter. Pas l'histoire d'une vie, mais celle de toute une famille, au travers de ses générations successives. L'histoire de maux, tus, cachés et pourtant si blessants, qu'inconsciemment, comme si une petite voix diabolique le susurrerait, l'imposant même, sont répétés, encore et encore. Les années passent, les faits deviennent des habitudes, banalisées puis reproduites. Puisqu'on a « toujours fait comme ça, où est le mal ? ». Le pire, c'est que lorsqu'on se rebiffe, qu'on questionne, on vous répond invariablement « Tu sais, moi aussi, on m'a fait pareil. C'est pour ton bien ! ». Comme si l'inacceptable, le monstrueux, devenu normalité, aidait à grandir !*

*Mais écrire peut s'avérer difficile quand il s'agit de sa propre histoire. Il me faudra plonger dans mes souvenirs, les beaux, les moins beaux, les plus terribles, surtout. Je le sais, au cours des années, certains se sont estompés tandis que d'autres ont rejoint le registre des oubliés. Amnésie ? Refoulement ? Nécessité de faire de la place pour d'autres, plus récents ou moins traumatisants ? Le cerveau ne serait donc pas capable de tout retenir ? La maladie d'Alzheimer fonctionnerait-elle comme cela ? On garde la place pour le très ancien tandis que tout souvenir récent se perd dans un vide insondable, à moins que ce vide soit comblé par un monde onirique dans lequel le malade tombe à corps et esprits perdus. J'ai beaucoup oublié, je l'ai constaté et il m'est*

*parfois difficile de faire la part du réel et de l'imaginaire. J'ai bien dû me protéger. Au fil des pages, le doute me prendra, très certainement et il me faudra me battre contre moi-même pour continuer. Une bataille ne suffit pas pour gagner une guerre. Je le sais, comme chaque fois que j'écris un livre, les versions s'accumuleront dans mon ordinateur. Je les imprimerai, les mélangerai, m'y perdant. Je les ferai lire, à qui veut bien, puis, les retravaillerai, me répétant que non, décidément, cela ne me plaît pas. Pourtant, cette fois, j'y crois, je sais que je peux y arriver mais que c'est dur de douter de soi, perpétuellement ! Alors, que faire ? Attendre une éventuelle inspiration ? Espérer une aide venue d'ailleurs ? Ma sœur pourra, sans doute, être une aide précieuse. D'autres témoignages m'aideraient-ils à m'exprimer enfin, comme ces films diffusés sur différentes chaînes de télévision depuis quelques années ? Je le sais, plus j'écirai, moins j'y croirai. Vais-je abandonner, cette fois encore ?*

*Il faut que je me lance, que je comprenne ce qui, un jour, a fait de moi cette bête si blessée qu'aujourd'hui encore, j'ai du mal à me relever.*

\*

*Le hasard fait souvent bien les choses et des retrouvailles inattendues vont enfin me permettre de mener mon projet à terme !*

\*

# Prologue

Par ce bel après-midi d'été, Marguerite sommeille sur la méridienne installée dans le pavillon du jardin. Bercée par le bourdonnement des abeilles, attirées par le parfum capiteux du jasmin grimpant qui recouvre les vitres de la grande serre, celle qui permet de profiter du jardin tout en restant à l'abri des rayons du soleil, elle semble absente. Les enfants jouent là, « Des jeux calmes, pour ne pas éveiller votre mère », a dit la gouvernante. Dociles, les enfants ont obéi. Ils savent leur mère fragile. La moindre contrariété la fait sombrer dans un état proche de la mélancolie. Elle reste alors enfermée dans ses appartements, rideaux et persiennes clos pendant des jours, voire, des semaines. Nul ne peut l'approcher, hormis sa femme de chambre qui tente, la plupart du temps, vainement, de la ramener au semblant de vie qu'elle affiche le reste de l'année.

Mathilde, l'ainée, calme par nature, s'est plongée dans la lecture du livre qu'on lui a offert pour son huitième anniversaire, une version reliée en peau et illustrée des Malheurs de Sophie écrit par la comtesse de Ségur. Elle scande, tout bas, les mots difficiles, les répétant afin de ne pas les oublier. Sophie est, décidément, bien désobéissante. Pas étonnant qu'il lui arrive tous ces malheurs. Elle pense à ces pauvres poissons, découpés en morceaux et en tremble de dégoût. Et que penser du sort de la belle robe que cette vilaine a abimée en restant sous la descente d'eau de pluie ? Par réflexe, Mathilde vérifie les plis de sa tenue, une robe blanche à petit jabot de dentelle, qu'elle a désiré mettre cet après-midi pour faire honneur à sa mère. Un instant distraite par ce détail vestimentaire, elle lève les yeux vers sa cadette assise non loin de là et qui joue à la poupée. Anne en est à se demander quelle tenue doit porter son bébé qu'elle



vient de sortir de son berceau en osier recouvert de tissu à petites fleurs bleues. Hésitante, elle tient une robe en vichy rose et blanc relevée de satin blanc dans la main droite et un petit costume de marin à grand col bordé de bleu dans l'autre main. Elle pose les deux vêtements à tour de rôle sur la poupée. Anne semble perplexe. Tout à l'heure, avant de quitter la chambre des enfants, elle a voulu emporter tout son coffre à vêtements mais Jeannette l'en a empêchée. « Vous n'y pensez pas, Mademoiselle Anne ! Votre poupée aura bien assez de ces deux tenues pour l'après-midi et vous savez que madame votre mère déteste le désordre ». Anne, à regrets, s'est contentée de cette robe rose et du costume de marin et voilà que maintenant, elle trouve que la robe jaune à pois avec les petits boutons en forme de fleur, irait bien mieux à sa poupée. Et puis, c'est bien plus facile à enfiler quand on peut l'ouvrir sur le devant. Il lui vient une idée, le genre d'idées qu'elle aura tout au long de sa vie, modifier ses vêtements, couper, raccourcir, rajouter un ruban ici, un bouton, là. « Et si l'avant de la robe rose s'ouvrait, lui aussi ? » D'un geste précis, elle saisit le petit col des deux mains et s'apprête à déchirer le corsage. « Hé ! », crie Mathilde, qui se retourne brusquement, craignant d'avoir réveillé leur mère. En chuchotant presque, elle reprend, « Hé, mais qu'est-ce que tu fais ? »

Anne la regarde de ses grands yeux bleus. Elle secoue la tête, faisant voler ses boucles blondes et rétorque, « Mais rien, je n'aime pas cette robe, c'est tout. Mêle toi de tes affaires ». « Anne, je suis ta sœur aînée, tu n'as pas à me parler de la sorte ! » « Je parle de la sorte que je veux ! »

Victor, qui joue un peu à l'écart avec son petit train en bois, ne s'inquiète pas. Il est habitué aux disputes de ses sœurs. Pourtant, là, il sent qu'il doit intervenir. Leur mère vient de se redresser sur son siège. Ca y est, elles l'ont réveillée avec leurs histoires de filles ! Marguerite regarde la scène, encore à moitié endormie. « Mais où est donc cette empotée de gouvernante ? Jeannette, où es-tu, ne t'ais-je pas demandé le silence ? »

Rouge de honte, la gouvernante accourt et, faisant une courbette, se confond en excuses. « Désolée, Madame, ils jouaient calmement, je pensais pouvoir les laisser quelques instants ». « Vous pensiez, ma fille ? Moi je pense qu'il faut les emmener. Ils me fatiguent ». Jeannette s'exécute. Victor, qui n'attendait que cela, court vers les pruniers, dont les fruits déjà bien mûrs et juteux en ce début du mois d'août n'attendent que la main de l'enfant pour les cueillir.

Marguerite s'est recouchée. Elle soupire. Voilà maintenant qu'elle se met à

penser à Anatole, son époux. Où peut-il être encore celui-là ? Elle est coutumière de ses frasques. Friand de jeunes filles nubiles, il a jeté son dévolu sur sa fille aînée, une gamine d'à peine treize ans. Fruit d'un viol, Marguerite ne peut la souffrir. Elle s'en serait bien débarrassée, mais voilà, à cette époque, on ne fait pas de cadeau aux jeunes filles engrossées de force. Comme lui a dit son père, « Vous l'avez bien cherché demoiselle ! Anatole est venu me demander votre main et je la lui ai accordée. Soyez heureuse qu'un gentilhomme veuille bien de vous. Après vos exploits, au moins vous ne finirez pas vieille fille ! » Et Marguerite s'est inclinée. Mais son époux n'a de gentilhomme que le nom. Issu de la petite bourgeoisie, il passe le plus clair de son temps à dilapider sa maigre fortune avec ses amis, tout aussi portés sur les jeunes filles à peine pubères. Oh, après tout, si cela l'amuse. Pourtant, Juliette n'a pas un physique très engageant. Toute bancale, presque bossue, les jambes arquées comme si elle avait grandi sur le dos d'un cheval, elle a un petit nez en trompette qui orne de façon bien peu séante un visage déjà couperosé.

Afin de « parfaire son éducation », Anatole l'emmène régulièrement en ville où, dit-il, elle peut lui rendre de menus services. Marguerite n'est pas dupe, elle sait bien de quels « services » il s'agit. Mais qu'à cela ne tienne, si cela peut éloigner un mari en perpétuel rut, elle accepterait n'importe quoi pour qu'il ne lui saute pas dessus à la moindre occasion. Epuisée par trois grossesses successives, elle n'aspire plus qu'à une chose, qu'on la laisse en paix. Son éducation est ici un sérieux avantage. On lui a appris à ne pas se mêler des affaires des autres. Ne pas voir, ne pas entendre et ne rien dire, telle est sa devise. Anatole a donc tout le loisir d'occuper ses soirées et le reste du temps avec toutes les jeunes femmes qui passent à sa portée, fut-ce sa belle-fille !

\*